

numéro 7

février 1996

[a r k h a i]
Αρχαι

Yann BECKER

Science et religion

1895

LA science et la religion ont une histoire commune et cette histoire n'est pas celle d'un affrontement perpétuel. Entre ces deux domaines de la culture occidentale, les relations sont complexes et variables. En effet, l'évolution des rapports entre l'Eglise et la science est faite de méfiance, de condamnations, d'ententes et de désaccords, de conciliations et de ruptures. Histoire discontinue, marquée d'événements particulièrement visible dans l'opinion publique...

Ainsi en est-il du 1er janvier 1895, date à laquelle Ferdinand Brunetière, directeur de la Revue des Deux Mondes, publie l'article « Après une visite au Vatican », dans lequel il fait la critique de la science contemporaine. Apologie du catholicisme, ce texte souligne les failles du discours et du savoir scientifiques. Pour faire l'analyse de l'article de Brunetière, reparcourons sommairement l'histoire des liens entre l'Eglise et la science dans laquelle il prend place, observons son inscription dans le discours social de l'époque, et montrons le foisonnement d'attitudes qu'il suscita. La résonance des arguments de Ferdinand Brunetière dans de multiples discours mettra en évidence un moment précis du dialogue entre deux constituants essentiels de notre culture.

Vers un divorce radical

Le conflit entre l'Eglise et la science est né de deux mouvements antagoniques. D'une part, la convergence du discours théologique et du discours scientifique en tant que discours représentant l'univers, et d'autre part, la divergence sur le mode d'explication qu'adoptent ces discours; le nœud du problème résidant dans la confrontation de la Bible à l'étude de la nature. Trois étapes importantes marquent l'évolution de l'opposition entre le discours chrétien et le discours scientifique.

L'attitude des premiers chrétiens envers la médecine, la physique, l'astronomie et la zoologie de l'époque est une attitude de méfiance due à l'origine gréco-romaine, et donc païenne, de ces sciences. La naissance du christianisme s'accompagne en effet d'une certaine réticence à accorder de l'importance aux théories scientifiques existantes. La Bible est considérée comme la seule source de vérité, vérité qui n'a pas besoin d'être confirmée ou approfondie par l'étude de la nature. Mais l'attitude de l'Eglise change peu à peu, et la science devient le complément nécessaire de l'Ecriture. A partir de Saint-Augustin, le savoir humain est perçu comme utile à l'interprétation et à la compréhension de la vérité divine. Cependant, les textes gréco-romains ayant été en grande partie perdus, il faut attendre la redécouverte du savoir antique par l'intermédiaire du monde arabe, pour assister à partir du XII^e siècle à l'adoption de la science par l'Eglise, seconde étape importante de l'évolution qui nous intéresse. La science devient alors un élément constitutif de la théologie, une théologie naturelle, passant ainsi sous le contrôle et la domination de l'Eglise. Tout énoncé scientifique en contradiction avec le discours théologique est écarté de la vérité et condamné. Il est intéressant de constater que cette alliance, incarnée au XIII^e siècle par la Somme théologique de Thomas d'Aquin, synthèse de l'aristotélisme et de la foi chrétienne, est rendue possible par un postulat commun à la science et à la religion chrétienne : la rationalité du monde obéissant à des lois immuables, monde qui une fois créé est devenu autonome.

A partir de la Renaissance, l'emprise de l'Eglise sur la science se trouve de plus en plus menacée par des hypothèses scientifiques inconciliables avec la doctrine chrétienne, tel que le système héliocentrique de Copernic. Mais, c'est véritablement la rupture galiléenne, moment décisif de la naissance de la science moderne, qui ouvre le conflit de la science et de la religion. Galilée préconise une émancipation du scientifique par rapport au religieux : il expose la théorie des deux livres, celui de la nature et celui de la révélation, et revendique une autonomie d'interprétation pour chacun. Dorénavant,

l'observation des phénomènes naturels n'a plus à subir l'épreuve de la confrontation avec le texte biblique. Il y a donc divorce fondamental entre le discours scientifique et le discours théologique.

Au XIX^e siècle, les énoncés du darwinisme et de la paléontologie en contradiction avec le récit de la Genèse, posent de façon radicale le problème de l'interprétation littérale du livre révélé. L'Eglise refusant de s'adapter aux nouvelles théories scientifiques¹, le conflit se durcit, et c'est dans un contexte de forte opposition que l'article de Ferdinand Brunetière propose une remise en question de la science.

La banqueroute de la science

À la suite de son entretien du 27 novembre 1894 avec le Pape Léon XIII, Ferdinand Brunetière publie son article « Après une visite au Vatican » dans la Revue des Deux Mondes du 1er janvier 1895. L'auteur ne nous parle pas de son audience auprès du Pape, il nous livre seulement les réflexions qu'elle suscita. L'intention de Brunetière est clairement de disqualifier la science au profit de la religion, en particulier le catholicisme. L'argumentation qui sous-tend l'article, repose sur deux idéologèmes essentiels : la faillite des sciences, et la fonction sociale et morale de la religion. Analysons ces deux idéologèmes dans l'ordre de leur apparition.

Pour Ferdinand Brunetière, ce qui caractérise la science du XIX^e siècle, c'est l'énoncé d'un certain nombre de promesses. La science, ou les sciences, car l'auteur passe de l'un à l'autre indifféremment, est donc réduite avant tout à un discours. Celui-ci nous est décrit comme promettant de répondre aux questions fondamentales de l'homme : l'origine de l'univers, de l'homme, du langage, de la société, de la moralité. Bref, l'esprit scientifique prétendait aboutir à une

¹ Le projet d'une science catholique qui voit le jour au milieu du XIX^e siècle, témoigne d'une volonté de rendre le savoir scientifique compatible avec le savoir théologique. Ce fut l'occasion d'un nombre élevé de bricolages théoriques souvent peu crédibles.

connaissance absolue des choses, connaissance dont Brunetière met en évidence l'impossibilité :

« En fait, les sciences physiques ou naturelles nous avaient promis de supprimer « le mystère ». Or, non seulement elles ne l'ont pas supprimé, mais nous voyons clairement aujourd'hui qu'elles ne l'éclairciront jamais. Elles sont impuissantes, je ne dis pas à résoudre, mais à poser convenablement les seules questions qui importent : ce sont celles qui touchent à l'origine de l'homme, à la loi de sa conduite, et à sa destinée future. L'inconnaissable nous entoure, il nous enveloppe, il nous étreint, et nous ne pouvons tirer des lois de la physique et des résultats de la physiologie aucun moyen d'en rien connaître »².

La notion de mystère évoquée dans cette citation est importante, car elle est un élément clef de toute religion révélée³. L'auteur doit certainement faire référence à une phrase célèbre du chimiste Marcellin Berthelot dans la préface de son ouvrage *Les Origines de l'alchimie* : « Le monde est aujourd'hui sans mystère : la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral. [...] La notion du miracle et du surnaturel s'est évanouie comme un vain mirage, un préjugé suranné »⁴. A ce genre d'énoncé positiviste, Brunetière oppose l'idéologème de « la banqueroute de la science » (p. 98). Brunetière montre l'absence de réponse aux questions essentielles précédemment évoquées, comme une constante dans les différentes disciplines « scientifiques ». Ce ne sont pas seulement les sciences exactes qui sont convoquées, mais également une bonne part des sciences humaines.

² Ferdinand Brunetière, « Après une visite au Vatican », in *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1er janvier 1895, p. 99. Les citations de cet article seront dorénavant suivies de l'indication du numéro de page entre parenthèses.

³ « Une religion n'est rien si ses « mystères » ne lui ont été révélés d'en haut ». Citation extraite de F. Brunetière, « Les bases de la croyance », in *Revue des Deux mondes*, Paris, 15 octobre 1896, p. 894. Cet article postérieur de Brunetière est important de par son ton antirationaliste et par la radicalisation des thèses de l'article « Après une visite au Vatican ».

⁴ M. Berthelot, *Les Origines de l'alchimie*, Paris, éd Georges Steinheil, 1895, pp. V-VI.

L'anthropologie, l'ethnographie, la linguistique ne répondent pas « à la question de savoir ce que nous sommes » (p. 100). Les sciences philologiques ne sont pas parvenues à supprimer l'irrationnel et le surnaturel. de l'histoire des origines du christianisme. Enfin, la banqueroute concerne également les sciences historiques, la paléographie, la diplomatique, l'archéologie, disciplines qui ne peuvent nous renseigner sur la destinée de l'homme et sur d'éventuelles lois de l'histoire.

Brunetière se livre donc à un parcours encyclopédique dans le savoir et conclut à des « faillites partielles » qui ont « ébranlé le crédit de la science » (p. 103). Il importe de voir que Brunetière ne remet pas en question les découvertes scientifiques en tant que telles, ni l'utilité sociale des applications techniques de ces découvertes, il condamne plutôt la prétention de la science à vouloir répondre à tout, à vouloir s'instituer nouvelle religion de l'humanité :

« Mais, pour le moment, et pour longtemps encore, il semble que la raison soit impuissante à se délivrer seulement de ses doutes, bien loin de pouvoir faire elle-même son salut; et s'il est vrai que depuis cent ans la science ait prétendu remplacer « la religion », la science, pour le moment et pour longtemps encore, a perdu la partie. Incapable de nous fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent, ni la science en général, ni les sciences particulières — physiques ou naturelles, philologiques ou historiques —, ne peuvent plus revendiquer, comme elles l'ont fait, depuis cent ans, le gouvernement de la vie présente » (p. 104).

Volonté de remplacer la religion, de gouverner la vie présente, voilà ce que dénonce Brunetière ; et du coup, l'idéologème de la banqueroute de la science, ainsi que tout l'article, prennent leur pleine signification. Ce qui est visé, ce n'est pas l'activité scientifique mais bien une idéologie scientiste : le positivisme. Dès le début de l'article, l'auteur dénonçait un discours scientiste, celui issu des Lumières, en la personne de Condorcet, celui de Renan qui dans *L'Avenir de la science*, texte

écrit en 1848, mais publié en 1890, affirme : « organiser scientifiquement l'humanité, [...] tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention » (cité par Brunetière, p. 99).

Sans les citer directement, l'article s'en prend donc au positivisme d'Auguste Comte et de ses disciples. Très influencé par ce positivisme, Brunetière ne se livre pas moins à la critique de ses aspects les plus importants : l'évacuation du surnaturel, la science comme source de dogmes de la société moderne, la sociologie comme synthèse des sciences susceptible de découvrir les lois sociales et morales, l'idée d'une religion laïque basée sur le savoir scientifique, religion de l'humanité dont les savants seraient les prêtres.

Le vocabulaire employé par Brunetière (la science a perdu la partie) et le processus de personnification des catégories (la Science, la Religion) témoignent d'une bataille entre deux discours où chacun essaie de dominer l'autre. Or, le développement de l'idéologème de la banqueroute de la science a permis à l'auteur de disqualifier la science, de lui retirer tout pouvoir de répondre à des questions d'ordre métaphysique. Pour lui, « la Science a perdu son prestige ; et la Religion a reconquis une partie du sien » (p. 105).

La religion dans la société

Un des enjeux de cette lutte est la question du rôle social. Ayant limité le rôle des sciences dans le savoir et dans la société, l'article de Brunetière propose un second développement sur la nécessité de l'affirmation sociale de la religion. Cette dernière est présentée comme devant occuper la place laissée vacante par le recul des sciences. Pour démontrer la vertu sociale de la religion, et sa possibilité d'adaptation à la société moderne, Ferdinand Brunetière rappelle la politique du pape Léon XIII. Citant abondamment les Encycliques du pontife, il expose trois directives de cette politique : proclamation de l'indépendance de

l'Eglise à l'égard des formes de gouvernement, préoccupation des conditions ouvrières, unifications des diverses communions chrétiennes; le but de cette politique étant « de rendre au catholicisme, et généralement à la religion, leur part d'action sociale » (p. 106). La question ouvrière examinée dans les Encycliques, retient en particulier l'attention de Brunetière; la société moderne y est dépeinte comme étant malade et sans ordre. Se rattachant à la religion de pauvres du début du christianisme, l'article affirme que « si le remède est dans le retour aux principes chrétiens, ces principes ont des applications immédiates et pratiques » (p. 108), c'est-à-dire la sauvegarde du salut et des intérêts de la classe ouvrière et le rapprochement des deux classes du corps social.

En se rangeant sous l'autorité de la parole du pape, Brunetière prône ainsi une restauration de la fonction sociale du religieux. Dans la troisième partie de l'article, il poursuit sa démonstration du rôle du christianisme, non plus en citant la parole pontificale, mais en opérant un retour sur la concurrence entre la science et la religion.

Nous avons vu précédemment que le texte parvient à conclure à la banqueroute de la science en soulignant son impuissance face à des questions d'ordre métaphysique. Rappelant cette impuissance heuristique des sciences, l'auteur impose « la séparation du domaine respectif de la certitude « scientifique », et de la certitude « inspirée » » (p. 110). Cette séparation est radicale ; non seulement la science ne peut pas prétendre remplacer la religion, mais le scientifique ne doit pas être non plus opposé au religieux. Le texte parvient à cette conclusion : il n'y a plus de dialogue possible entre la religion et la science, « chacune d'elles a son royaume à part » (p. 111).

Dans les dernières pages de l'article, Ferdinand Brunetière se livre à une réflexion sur les liens entre la morale et la religion. Peut-on séparer la morale de la religion ? Telle est la question que pose le texte. Or pour y répondre, Brunetière ne cherche pas à savoir si la

religion a donné naissance à la morale, ou s'il y a de la morale en dehors du religieux. Sa réponse obéit à une logique différente :

« Mais ce qui est essentiel, et ce qui est certain, c'est que la morale et la religion ne prennent tout leur sens, elles ne réalisent la totalité de leurs définitions pour ainsi parler, qu'en se pénétrant l'une l'autre, et si je l'ose dire, qu'en s'amalgamant » (p. 112).

Pour Brunetière, morale et religion s'impliquent donc l'une l'autre. L'établissement d'une morale requiert un principe de transcendance que seule une religion assure, et toute religion véhicule une morale⁵. La démonstration de cette hypothèse repose sur l'analyse des tentatives historiques pour laïciser la morale. Dans ces tentatives, Brunetière ne voit qu'une « déformation, ou une altération, ou un déguisement de quelque idée « chrétienne » » (p. 112). Par exemple, quand Bayle ou Taine tentent de fonder la morale sur la perversité naturelle de l'homme, perversité que la morale doit réfréner, ils ne font que traduire le dogme du péché originel. Par cette démonstration, le texte met en évidence l'imprégnation de la société par le christianisme, et donc la fécondité morale de celui-ci. Par la suite, l'auteur revendique la supériorité du catholicisme sur les autres formes du christianisme. Dans la société catholique, « les mérites des uns « s'appliquent » au salut des autres, [...] il s'établit ainsi [...] une circulation de perpétuelle charité » (p. 115). La force du catholicisme réside dans cette circulation de perpétuelle charité, qui constitue le lien social et moral nécessaire à la société.

Sous le discours apologétique, apparaît une volonté de dévaloriser, voire de nier les liens entre les sciences et la morale ; et cela par une double argumentation. Dans un premier temps, ayant opéré une

⁵ Dans l'article « Les bases de la croyance » du 15 octobre 1896, Brunetière revient sur la question de la corrélation exclusive entre la morale et la religion : « le rôle des croyances religieuses dans l'évolution humaine, c'est de fournir une sanction superrationnelle à la conduite de l'homme en vue des conditions nécessaires au progrès, conditions pour lesquelles il n'existe pas de sanction rationnelle » (p. 890).

séparation radicale du domaine scientifique et du domaine religieux, le texte affirme que seule une corrélation entre la morale et la religion leur procure réciproquement un sens. Toute relation entre la science et la morale est donc rendue inféconde. Ensuite, l'argumentation ajoute à ce syllogisme un deuxième raisonnement : comme l'auteur ne peut nier l'existence d'une morale laïque, il montre qu'elle n'est qu'une traduction de la morale chrétienne, et que cette traduction altère la morale.

Brunetière impose donc l'idée de l'illégitimité d'une morale laïque. Sa critique s'adresse en particulier au déterminisme de Taine liant les sciences morales aux sciences naturelles, et au positivisme contemporain qui a placé « la moralité sous la dépendance du savoir » (p. 116). Pour le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, « il n'y aura jamais de moyens scientifiques de détruire l'inégalité des conditions parmi les hommes » (p. 117), seule la morale peut y parvenir, or celle-ci est revendiquée par le religieux, et donc coupée de tout lien avec le domaine scientifique.

Que ressort-il de cet article ? En premier lieu, une volonté de restaurer la fonction sociale de la religion, et en particulier du catholicisme. Cette restauration représente une tentative pour lutter contre le processus de sécularisation que connaissent les sociétés modernes, contre la perte du contrôle institutionnel de l'Église sur la société française du XIX^e siècle. Cette sécularisation⁶ s'effectue dans le domaine scientifique, où à partir de Galilée, on assiste à une autonomisation de la science, dans le domaine politique avec la Révolution française comme étape décisive, ainsi que dans le domaine de la morale, dans lequel la laïcisation de l'instruction primaire joue un rôle important. L'article de Brunetière s'en prend en particulier aux

⁶ Cette sécularisation est une évolution complexe faisant intervenir plusieurs processus différents. Voir l'ouvrage de Marcel Gauchet dans lequel il affirme que la sortie de la religion s'est effectuée dans et par la religion. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde, une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985.

sciences qui prétendent jouer le rôle de guide de l'humanité. En démontrant leur banqueroute et en réaffirmant la force de la religion, il espère permettre à l'Eglise catholique de récupérer la place qu'occupe la science. La lutte entre la religion et la science se joue en particulier sur le terrain de la morale, et au discours positiviste qui s'accapare le droit d'énonciation d'une morale, le texte oppose l'argument que seule la religion véhicule une morale efficace.

Outre l'intention polémique de l'article, l'analyse que nous venons de livrer révèle la structure de la pensée qui informe le discours de Brunetière. Cette pensée est d'une part classificatrice, elle opère un certain nombre de coupures, de distinctions au sein de la société. Des séparations sont ainsi introduites entre le religieux, le scientifique, le politique, la métaphysique, la morale, la nature... Après avoir établi ces séparations, le texte crée certaines associations et certains cloisonnements allant dans le sens de son projet polémique : la science coupée du religieux et de la morale est donc dévalorisée dans la société au profit de la religion, en l'occurrence le catholicisme. D'autre part, l'argumentation de Brunetière s'affirme par un travail sur des discours ; le nombre élevé de citations l'atteste, qu'il s'agisse de citations d'opinions que le texte contredit, ou de citations d'autorité. Or, ces aspects de la pensée de Brunetière se retrouvent dans d'autres articles appartenant au discours social de cette fin de siècle.

Le discours social et l'idée de progrès

Le discours social de la fin du XIX^e siècle, décrit par Marc Angenot⁷, est traversé par un certain nombre d'angoisses, liées au

⁷ Nous voudrions attirer l'attention sur le travail de Marc Angenot. Son projet est d'analyser le discours social d'une époque, en l'occurrence l'année 1889, c'est à dire « tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ». Il repère « un système régulateur qui prédétermine la production de formes discursives concrètes », qui opère une division du discours social en différents champs discursifs : champ politique, champ scientifique, philosophique, littéraire, etc. Entre ces champs, l'auteur repère certaines migrations interdiscursives, c'est-à-dire une circulation d'idéologèmes à l'intérieur du discours social. Ce travail constitue à notre avis une

paradigme de la décadence, et dont l'une des formes significatives est le malaise qui règne dans l'idée de progrès. La notion de progrès est un des topos du XIX^e siècle, en particulier dans le champ discursif des sciences, mais également dans le champ politique avec l'idéologie du progrès républicain :

« Le paradigme du progrès forme la base de l'idéologie pro domo du champ scientifique : la « méthode positive » (dite encore « expérimentale »), pleinement conquise, est l'aboutissement des efforts millénaires de la pensée humaine. Elle donne à la science le droit de défendre « ses conquêtes » contre les résistances qu'elle rencontre et le monopole d'énoncer et d'analyser les « faits ». Aboutissement de l'évolution humaine, la « science moderne » n'a que des « bienfaits » à offrir. Cette idéologie qui s'affirme avec une force quasi-unanime dans le champ des sciences est captée fort à propos par les « progressistes », laïcs et démocrates du champ politique, qui confessent volontiers leur « religion de la science », et elle est routinisée par la doxa de presse »⁸.

Or, à la fin du XIX^e siècle, l'idéologie positiviste du progrès est mise en cause dans plusieurs champs discursifs. Dans le champ littéraire, l'utopie scientifique du progrès est accusée d'avoir désenchanté le monde. Ainsi Huysmans dans *Là-Bas* (1891) :

« Quant au peuple, on lui a enlevé l'indispensable crainte du vieil enfer et, du même coup, on lui a notifié qu'il ne devait plus, après sa mort, espérer une compensation quelconque à ses souffrances et à ses maux. Alors il bousille un travail mal payé et il boit. [...] Quel gâchis, bon Dieu ! — Et dire que ce dix-neuvième siècle s'exalte et s'adule ! il n'a qu'un mot à la bouche, le progrès. Le progrès de qui ? le progrès de quoi ? car il n'a pas inventé grand chose, ce

importante contribution à l'analyse de la complexité des discours qui sont produits dans une société à un moment donné. Se reporter aux nombreux textes de M. Angenot et en particulier, à son ouvrage le plus volumineux : *1889 : un état du discours social*, Montréal, le Préambule, 1991.

⁸ Marc Angenot, *op. cit.*, p. 317.

misérable siècle ! Il n'a rien édifié et tout détruit. A l'heure actuelle, il se glorifie dans cette électricité qu'il s'imagine avoir découverte ! »

Dans le champ catholique, c'est l'idéologème de la banqueroute de la science qui s'oppose à l'idéologème du progrès dans la société positive. Dans ce champ discursif, la séparation du scientifique et de la morale précédemment décrite, aboutit à une distinction entre le progrès matériel accordé aux sciences et le progrès moral qui lui est refusé. Cette distinction entre deux formes de progrès trouve une résonance dans une partie du discours philosophique de l'époque. Les néo-kantiens par exemple s'opposent au déterminisme, issu des sciences biologiques, déterminisme qui nie la liberté morale, le libre arbitre. C'est donc dans un contexte d'ébranlement de l'idéologie du progrès, que s'inscrit l'article « Après une visite au Vatican ». Or, cet article a généré quantité de discours issus de différents champs discursifs ; par dizaines des articles ont pris position face aux arguments de Brunetière. Entre les scientifiques, les philosophes, les membres du clergé et les intellectuels de toutes sortes, une énorme polémique s'est engagée autour du problème de la faillite des sciences, et de la fonction morale du religieux et du scientifique⁹.

Il nous est malheureusement impossible d'analyser ici cette masse discursive. Simplement, nous pouvons affirmer que la polémique tourne principalement autour de la disjonction entre progrès matériel et progrès moral. Les textes qui réaffirment la banqueroute de la

⁹ Citons à titre d'exemple quelques-uns de ces articles : C. Richet, « La science a-t-elle fait banqueroute ? », in *Revue scientifique* (Revue rose), 12 janvier 1895 ; M. Berthelot, « La Science et la morale », in *Revue de Paris*, 1er février 1895 ; Mgr Hulst, « La faillite de la Science. Réponse à MM. Brunetière et C. Richet », in *Revue du Clergé français*, 1er février 1895 ; A. Darlu, « Après une visite au Vatican de M. Brunetière », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, mars 1895 ; M. Griveau, « La Science en faillite et la science infaillible », in *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1895 ; etc. Notons que la plupart des articles ont également connu un tirage à part, signe de l'importance accordée au débat. Voir également les discours de Poincaré, de Berthelot, de Brisson, de Richet, de Zola, ..., lus au banquet en l'honneur de Berthelot et publiés dans la *Revue scientifique* (Revue rose) du 13 avril 1895. Ce banquet fut organisé dans le but de réaffirmer la force de la science face aux accusations de l'article de Brunetière.

science invoquent en général l'absence de solution apportée par les sciences aux problèmes de la violence et de la misère ouvrière. En dénonçant la dissolution des valeurs traditionnelles (famille, croyance) qu'entraînent les progrès matériels, ces textes nient toute morale fondée sur la science. A l'inverse, les discours pro scientifiques revendiquent leur pouvoir moral :

« C'est à la formation de cette morale qu'ont abouti les efforts des savants. Ils ont conquis le monde de l'idée, non pas en lançant des encycliques retentissantes, mais en agrandissant et cultivant l'intelligence humaine, [...] la recherche du vrai impliquait la connaissance du bien. [...] Vainement on se débatta contre l'évidence ; c'est la science qui mène le monde. L'humanité ne connaît plus d'autre guide »¹⁰.

Guide de l'humanité, cette expression se retrouve dans la presque totalité des textes qui prirent part au débat. L'opposition entre science et religion nous apparaît donc comme une lutte entre des discours afin d'occuper une position hégémonique dans la société, la position de guide de l'humanité. Notons que l'idéologème du guide de l'humanité est un idéologème récurrent dans la culture occidentale. Il est possible d'en tracer le parcours dans le discours social du XVIII^e et XIX^e siècles, et de remarquer son appropriation par différents groupes socioculturels : les philosophes des Lumières, les mages romantiques, les socialistes utopistes, le positivisme comtien, les défenseurs du catholicisme ou de la science ; tous se sont déclarés, à un moment ou un autre, guide spirituel de la société.

Les innombrables discours qui constituèrent la polémique tout au long de l'année 1895, ne firent donc que prolonger le conflit entre science et religion ouvert et orienté par l'article « Après une visite au Vatican ». La plupart de ces discours véhiculaient la pensée séparatrice et classificatrice rencontrée dans le texte de Brunetière. Seuls quelques

¹⁰ Charles Richet, « La science a-t-elle fait banqueroute ? », in *Revue scientifique* (Revue rose), 12 janvier 1895, pp. 38-39.

représentants du champ philosophique émirent l'hypothèse d'une conciliation entre le religieux et le scientifique :

« Il est en tout cas pénible de songer qu'en pleine fin du XIX^e siècle, en l'an 1895 de Jésus-Christ, — l'on soit encore assez peu savant pour borner l'essor de la science, — et déjà plus assez chrétien pour rendre les armes à l'Eglise. On en est encore à choisir entre Savoir et Foi, comme si notre cerveau moderne et notre cœur n'étaient plus de taille à porter l'une et l'autre de ces armures »¹¹.

Or, un tel discours constitue une exception. En général, les différents champs discursifs, voulant prouver leur supériorité sociale, morale, esthétique ou cognitive, s'opposent aux tentatives d'alliance ou simplement de dialogue. La pensée de Brunetière est un bon exemple de cette volonté de séparation et d'hégémonie discursive :

« Mais après cela, si les métaphysiciens, et j'ajoute maintenant les philosophes en général, s'étaient imaginé, comme je le crains, que dans la controverse actuelle, leur philosophie gagnerait tout ce que la religion et la science pourraient perdre de prestige ou d'autorité, quelle erreur a été la leur ! Entre la science et la religion, il n'y a point de place, comme « système de connaissance » pour la philosophie »¹².

Pour terminer, nous aimerions émettre l'hypothèse suivante : ne faut-il pas voir dans cette volonté classificatrice et hégémonique à l'œuvre dans le discours social de la fin du XIX^e siècle, une des causes du cloisonnement culturel que connaît la pensée du XX^e siècle ? En séparant la morale, le scientifique, le philosophique, le religieux, le littéraire, etc, nous arrivons au phénomène d'une Science sans conscience dénoncée par Edgar Morin, et donc à une pensée appauvrie.

¹¹ Maurice Griveau, « La Science en faillite et la science infaillible (épilogue au débat Brunetière-Berthelot) », in *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1895.

¹² F. Brunetière, « Les bases de la croyance », in *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1896, p.893.